

Joseph Kessel

Les mains du miracle



folio

Joseph Kessel

Les mains
du miracle

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1960.*

Né en Argentine en 1898 de parents russes ayant fui les persécutions antisémites, Joseph Kessel passe son enfance entre l'Oural et le Lot-et-Garonne, où son père s'est installé comme médecin. Ces origines cosmopolites lui vaudront un goût immodéré pour les pérégrinations à travers le monde.

Après des études de lettres classiques, Kessel se destine à une carrière artistique lorsque éclate la Première Guerre mondiale. Engagé volontaire dans l'artillerie puis dans l'aviation, il tirera de son expérience son premier grand succès, *L'équipage* (1923), qui inaugure une certaine littérature de l'action qu'illustreront par la suite Malraux et Saint-Exupéry.

À la fin des hostilités, il entame une double carrière de grand reporter et de romancier, puisant dans ses nombreux voyages la matière de ses œuvres. C'est en témoin de son temps que Kessel parcourt l'entre-deux-guerres. Parfois l'écrivain délaisse la fiction pour l'exercice de mémoire — *Mermoz* (1938), à la fois biographie et recueil de souvenirs sur l'aviateur héroïque qui fut son ami —, mais le versant romanesque de son œuvre exprime tout autant une volonté journalistique : *La passante du Sans-Souci* (1936) témoigne en filigrane de la montée inexorable du nazisme.

Après la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle il joue un rôle actif dans la Résistance, Joseph Kessel renoue avec ses activités de journaliste et d'écrivain, publiant entre autres *Le tour du malheur* (1950) et son grand succès, *Le lion* (1958). En 1962, il entre à l'Académie française.

Joseph Kessel est mort en 1979.

Prologue

Himmler s'est suicidé près de Brême, en mai 1945, au cours de ce printemps où l'Europe ravagée, suppliciée, connut enfin la délivrance.

Si l'on compte seulement les années, cette époque est encore proche de nous. Mais tant d'événements, depuis, se sont accumulés, et si graves, qu'elle semble déjà très lointaine. Déjà, toute une génération est là, pour qui les temps maudits ne sont que souvenirs vagues et brouillés. Et, au vrai, même pour ceux qui ont subi en pleine conscience, en pleine souffrance, la guerre et l'occupation, il devient difficile, sans un grand effort intérieur, de ressusciter, dans toute son étendue, le terrible pouvoir dont Himmler disposait alors.

Qu'on y songe...

Les armées allemandes occupaient la France, la Belgique et la Hollande, le Danemark et la Norvège, la Yougoslavie, la Pologne et la moitié de la Russie d'Europe. Et Himmler avait, dans ces contrées (sans compter l'Allemagne elle-même, l'Autriche,

la Hongrie et la Tchécoslovaquie), une autorité absolue sur la Gestapo, les formations S.S., les camps de concentration et jusque sur la nourriture des peuples captifs.

Il possédait sa police et son armée personnelles, ses services d'espionnage et de contre-espionnage, ses prisons tentaculaires, ses organismes d'affameurs, ses immenses terrains privilégiés de chasse et d'hécatombe. Il avait pour fonction de surveiller, traquer, museler, arrêter, torturer, exécuter des millions et des millions d'hommes.

De l'océan Glacial à la Méditerranée, de l'Atlantique jusqu'à la Volga et au Caucase, ils étaient à sa merci.

Himmler, c'était un État dans l'État : celui de la délation, de l'inquisition, de la géhenne, de la mort indéfiniment multipliée.

Au-dessus de lui n'existait qu'un chef : Adolf Hitler. De lui, Himmler acceptait les besognes les plus basses, les plus odieuses, les plus aberrantes, aveuglément, joyeusement, dévotement. Car il vénérait, adorait Hitler au-delà de toute mesure. C'était son unique passion.

Pour le reste, à l'ancien instituteur terne, chétif, dogmatique, méthodique à l'extrême, on ne connaissait pas un sentiment vif, un désir ardent, une faiblesse. Il suffisait à son bonheur d'être le technicien sans rival en exterminations massives, le plus grand usinier de tourments et de morts en série que l'histoire ait connu.

Or, il s'est trouvé un homme qui, durant les années maudites de 1940 à 1945, semaine par semaine, mois par mois, a su arracher des victimes au bourreau insensible et fanatique, Cet homme a obtenu de Himmler le tout-puissant, de Himmler l'impitoyable, que des populations entières échappent à l'épouvante de la déportation. Il a empêché que les fours crématoires reçoivent toute la ration de cadavres qui leur était promise. Et seul, désarmé, à demi captif, cet homme a forcé Himmler à ruser, à tricher avec Adolf Hitler, à duper son maître, à trahir son dieu.

De cette aventure, j'ignorais tout, il y a quelques mois encore. C'est Henry Torrès qui, le premier, m'en raconta les grandes lignes. Il ajouta que l'un de ses amis, M^e Jean Louviche, connaissait bien Kersten et nous proposait une rencontre avec lui. J'acceptai naturellement.

Mais, je l'avoue, malgré la caution du plus grand avocat de ce temps et celle d'un juriste international remarquable, l'histoire me laissait plus que sceptique. Elle était incroyable, insensée.

Elle le sembla davantage encore, quand je me trouvai en présence d'un homme très gros, au maintien paisible, aux yeux très doux, à la bouche débonnaire et gourmande : le docteur Félix Kersten.

« Allons donc ! me dis-je. Allons donc ! Lui, contre Himmler ! »

Cependant, peu à peu, je ne sais pourquoi ni comment, je sentis que de cette masse tranquille,

de cette épaisse bonhomie émanait une influence secrète et profonde qui calmait, rassurait. Je m'aperçus que le regard, malgré sa douceur, avait une pénétration, une fermeté singulières. Que la bouche, pour gourmande qu'elle fût, avait de la finesse et de l'énergie.

Oui, cet homme avait une étrange densité intérieure. Un pouvoir.

Mais de là, tout de même, à pétrir Himmler comme une glaise molle !

Je regardai les mains de Kersten. Leur influence, m'avait-on dit, expliquait le miracle. Le docteur les tenait souvent entrelacées sur la courbe de son ventre. Elles étaient larges, courtes, charnues, pesantes. Bien qu'immobiles, elles possédaient une vie propre, un sens, une certitude.

Mon incrédulité demeurait, mais moins aiguë, moins entière. Jean Louviche, alors, me conduisit dans une autre pièce de son appartement où tables et chaises étaient encombrées de dossiers, de coupures de journaux, de rapports, de photostats.

— Voici les documents, dit-il. En allemand, en suédois, en hollandais, en anglais.

Je reculai devant cet amas de papiers.

— Rassurez-vous, j'ai mis à part les plus courts et les plus décisifs, dit Louviche, en indiquant une liasse.

Et là, il y avait un message du prince Bernhardt des Pays-Bas, où chaque mot était un éloge éclatant, presque démesuré, et qui disait les mérites pour lesquels la grand-croix de l'ordre d'Orange-

Nassau, la plus haute décoration néerlandaise, avait été décernée au docteur Kersten.

Il y avait les photographies de lettres adressées à Kersten par Himmler pour lui accorder les vies humaines que le docteur avait demandées.

Il y avait la préface aux *Mémoires*, en langue anglaise, de Kersten, écrite par H.R. Trevor-Roper, professeur d'histoire contemporaine à l'université d'Oxford et l'un des plus grands experts des services secrets britanniques sur les affaires allemandes pendant la guerre, et qui écrivait :

Il n'est point d'homme dont l'aventure semble à première vue aussi peu croyable. Mais il n'est point d'homme, par contre, dont l'aventure ait subi une vérification aussi minutieuse. Elle a été scrutée par des érudits, des juristes et même par des adversaires politiques. Elle a triomphé de toutes les épreuves.

Quand je revins au salon, la tête me tournait un peu. Ainsi, le fait était vrai, prouvé, indéniable : ce gros homme, ce médecin débonnaire dont l'aspect tenait d'un bourgmestre des Flandres et d'un bouddha d'Occident, avait dominé Himmler au point de sauver des centaines de milliers de vies humaines ! Mais pourquoi ? Mais comment ? Par quel incroyable prodige ? Une curiosité sans bornes avait remplacé mon peu de foi.

Elle a été satisfaite peu à peu, détail par détail, souvenir après souvenir. J'ai passé des journées avec Kersten, à l'interroger, à l'écouter.

Malgré les preuves indiscutables que j'avais eues sous les yeux, il arrivait que je refusais d'accepter certains épisodes du récit. Cela ne pouvait pas être vrai. Cela n'était simplement pas possible. Mon doute ne choquait pas, ne surprenait pas Kersten. Il devait avoir l'habitude... Il sortait simplement, avec un demi-sourire, une lettre, un document, un témoignage, une photocopie. Et il fallait bien admettre cela, comme le reste.

CHAPITRE PREMIER

L'élève du docteur Kô

1

La grande inondation qui ravagea la Hollande, aux environs de l'an 1400, emporta les ateliers et les fabriques où les Kersten, bourgeois opulents, faisaient filer la bonne toile des Flandres, depuis le Moyen Âge.

Après cette catastrophe, ils se fixèrent à Gœttingen, en Allemagne de l'Ouest, y reprirent leur métier et rétablirent leur fortune. En 1544, lorsque Charles Quint visita la cité, Andréas Kersten faisait partie du Conseil municipal et, pour récompenser son mérite, l'Empereur, sans toutefois l'anoblir, lui donna des armes : deux poutres surmontées d'un casque de chevalier et semées des lys de France.

La famille continua de prospérer à Gœttingen, encore cent cinquante ans. Alors vint le feu : un incendie la ruina sans appel.

Le xvi^e siècle s'achevait. Il fallait des colons aux marches de Brandebourg. Le margrave Johan Sigis-

mund, qui en était le souverain, accorda une certaine d'hectares aux Kersten. Ils y travaillèrent, paysans et fermiers, durant deux cents années. Le Brandebourg n'était plus qu'une province de l'Empire d'Allemagne, et le XIX^e siècle approchait de son terme quand un taureau enragé tua, en pleine force de l'âge, Ferdinand Kersten, sur la terre que le margrave avait donnée à son ancêtre de Göttingen.

La veuve, laissée sans grandes ressources, mais avec une famille nombreuse, vendit la ferme pour s'établir dans la petite ville voisine où elle pensait qu'il lui serait plus facile d'élever ses enfants.

Le cadet de ses fils était agronome, mais il n'avait plus de terre qui lui appartînt. Il chercha un emploi. Celui de régisseur lui fut offert en Pays Balte, qui faisait partie de la Russie des tzars. Il obéit au destin qui poussait les siens toujours plus avant vers l'est.

2

Le domaine de Lunia, en Lifflande, était immense. Il appartenait au baron Nolke. La caste dont il faisait partie n'existe plus. Mais elle était assez nombreuse alors en Europe Orientale et Centrale. Possesseurs de terres grandes comme des provinces, les Magnats, les Barines, seigneurs indolents et jouisseurs, laissaient leurs propriétés aux mains

des intendants et allaient dépenser à l'étranger des revenus énormes.

Frédéric Kersten était d'une probité scrupuleuse et d'une telle robustesse qu'il devait atteindre quatre-vingt-onze ans sans avoir connu un seul jour de maladie. Cette probité, cette force, il les mettait entièrement au service de la passion qu'il nourrissait pour le travail de la terre. Il aurait pu gouverner indéfiniment le domaine en l'absence de son maître ; mais, comme il se rendait souvent à Yourieff, ville principale de la région, et célèbre par ses vieilles universités, il y connut Mlle Olga Stubing, fille du directeur des Postes, s'éprit d'elle, lui plut et l'épousa. Il quitta le service du baron Nolke pour faire fructifier les biens de sa femme et de son beau-père qui comprenaient une petite propriété aux environs de Yourieff et trois maisons entourées de grands jardins dans la même ville.

Frédéric Kersten et Olga Stubing furent très heureux.

La jeune femme était d'une bonté singulière. Elle invitait presque chaque jour, chez elle, des enfants pauvres, les nourrissait, les soignait. Les familles nécessiteuses avaient l'habitude, dans les jours difficiles, de s'adresser à elle. On savait également, dans la région, qu'elle guérissait, par simple massage et bien mieux que les docteurs, fractures, rhumatismes, névralgies et douleurs d'entrailles. Quand on s'étonnait de ce pouvoir qui ne lui venait d'aucune étude, elle répondait avec humilité :

— C'est tout naturel, je tiens cela de ma mère.

3

Un matin de septembre de l'année 1898, Olga Kersten mit au monde un fils. Il eut un parrain de marque : l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. Ce diplomate, épris d'horticulture, s'était lié d'amitié avec l'agronome Frédéric Kersten au cours des séjours assez fréquents que celui-ci faisait dans la capitale pour ses affaires et ses travaux. À cette époque, le Président de la République française était M. Félix Faure. En son honneur, le parrain ambassadeur choisit pour son filleul le prénom de Félix.

Autour des premières années de l'enfant, il n'y eut que douceur, bonhomie, droiture et bon sens. Aux vertus sûres et modestes de la vieille Allemagne, se mêlait la généreuse chaleur humaine des foyers russes.

Quant à la ville où grandit le petit garçon, elle avait le charme des gravures d'antan.

Les maisons y étaient de bois, construites en grosses poutres apparentes, sauf pour la rue principale qui s'appelait Nicolaïevskaïa, du nom du Tzar régnant. Là, les façades étaient de pierre. Là, le dimanche, défilaient pour la promenade les équipages attelés de chevaux splendides, landaus et victorias à la belle saison, traîneaux recouverts de fourrures en hiver. À Yourieff, passait la rivière Embach, qui coulait vers le lac Peïpous. Pendant les mois de gel, on y patinait et les collégiens et les

étudiants, qui avaient des vareuses et des casquettes d'uniforme, s'empressaient autour des lycéennes aux joues saisies et rosies par le froid, qui portaient, d'un bout à l'autre de la Russie, les mêmes robes et les mêmes tabliers marron.

Yourieff était le siège du gouvernement de la province. Et le gouverneur et les fonctionnaires et les magistrats et les policiers ressemblaient, par leur hospitalité, leur bonhomie et leur vénalité, aux personnages que l'on voit chez Gogol, dans *Le Revizor* ou *Les Âmes mortes*. Et les marchands avec leurs nuques massives, leur barbe de fleuve, leurs bottes crissantes, leur parler spécial, on eût dit qu'ils sortaient encore des pièces d'Ostrowski. Et les moujiks tombaient à genoux quand ils passaient devant la cathédrale. Et pour les Marches de Grâce, toute la Sainte Russie resplendissait sur les vêtements et les icônes du clergé orthodoxe qui précédait les grands défilés religieux.

Le samovar chantonnait de l'aube à la nuit profonde. Les familles étaient vastes, les fêtes nombreuses ; la maison et la table toujours ouvertes.

Dans ce monde archaïque de nonchalance, de facilité, de paresse et de largesse, la vie d'un enfant, à condition assurément qu'il appartînt à la classe aisée, et n'eût pas conscience de l'épouvantable misère du peuple, était d'une douceur enchantée.

Dans celle du petit Félix Kersten, les événements marquants étaient les fêtes de charité où chantait sa mère que, pour sa voix de soprano délicieuse et son don musical, on avait surnom-

mée : « Le rossignol de Liflande » et où, lui, il se gavait en cachette de sucreries. Il y avait encore les vacances qu'il passait au bord de la mer, à Terioki, en Finlande. Il y avait les cadeaux d'anniversaire, de Noël, de Pâques...

Toutefois, son bonheur était gâché par ses insuccès à l'école. Les dons ne lui manquaient pas, mais l'attention, l'application. Les maîtres disaient de lui qu'il ne ferait jamais rien de sérieux. Il était négligent, rêveur et d'une gourmandise extrême.

Son père, travailleur infatigable, ne pouvait pas admettre ces échecs. Il les mit au compte du climat familial trop tendre. Lorsque l'enfant eut sept ans, il fut envoyé dans un pensionnat, à cent kilomètres de Yourieff. Il y resta cinq ans sans beaucoup plus de succès. Puis il alla étudier à Riga, la grande ville des Pays Baltes, réputée pour la rigueur et l'excellence de ses cours et de ses maîtres. Félix Kersten y termina très péniblement ses études secondaires.

Au début de l'année 1914, son père l'expédia en Allemagne pour entrer dans la fameuse école d'Agronomie de Guenefeld, au Schleswig-Holstein.

4

Ce fut là, six mois plus tard, que la première guerre mondiale surprit Félix Kersten. Il se trouva coupé brusquement de la Russie et des siens. En fait, il n'eut pas à le regretter longtemps. Le gouver-

nement du Tzar n'avait aucune confiance dans la population de souche allemande, si nombreuse en Pays Balte, aux confins de l'Empire, et si fidèle à ses origines. On déporta des milliers de familles en Sibérie et au Turkestan. Les parents de Kersten furent compris dans cet exode. Il les mena jusqu'à l'autre bout de la Russie. Un village perdu dans la région désolée de la Mer Caspienne leur fut assigné comme résidence pour toute la durée de la guerre.

Félix Kersten, séparé des siens, à l'âge de seize ans, par des armées en bataille et des espaces immenses, ne pouvait plus attendre secours ni appui de personne. Ce fut pour lui l'heure de la vérité.

Jusque-là, ce grand garçon gourmand, assez gras, indolent et rêveur, avait mal compris l'acharnement au travail que montrait son père. L'instinct de conservation lui fit adopter d'un seul coup cette vertu. Elle entra dès lors dans la règle de toute sa vie.

En deux ans, il obtint à Guenefeld son diplôme d'ingénieur agronome. Après quoi, il alla faire un stage pratique dans une propriété de l'Anhalt. Les autorités ne faisaient aucune difficulté pour le séjour et les déplacements d'un étudiant né de père allemand. L'administration voyait en Félix Kersten un sujet de l'empereur Guillaume II. Mais ces droits avaient des devoirs pour rançon. En 1917, Félix Kersten dut entrer dans l'armée.

C'était alors un jeune homme de haute taille, bien en chair, aux mouvements mesurés, paisibles,

et d'une grande maturité d'esprit. Il admirait assurément la puissance de travail, la méthode, la culture et la musique allemandes, mais il avait en horreur le goût pour l'uniforme, le militarisme à la prussienne, les officiers et sous-officiers fanatiques de discipline et de chauvinisme. De plus, il gardait pour la Russie de son enfance une tendresse secrète et nostalgique.

Il lui répugnait de se battre contre elle dans une armée et pour une cause qu'il n'aimait pas. Il finit par trouver un moyen terme, un accommodement.

Chacun des grands conflits qui a remis en cause les structures de l'Europe a donné aux petites nations, absorbées par des Empires massifs, l'espoir et parfois le moyen de la liberté. Pour la conquérir, elles ont toujours aidé le camp qui menaçait leur maître. Ainsi, dans la première guerre mondiale, les Tchèques opprimés par l'Autriche désertaient pour combattre aux côtés des Russes. Ainsi, les Finlandais formaient en Allemagne une légion pour se débarrasser de la domination des Russes. Félix Kersten s'enrôla parmi eux.

Entre-temps, la révolution russe avait éclaté. L'armée du Tzar n'existait plus. Les Pays Baltes, eux aussi, avaient pris les armes pour leur indépendance. Une colonne finnoise vint au secours des Estoniens. Félix Kersten, qui était devenu officier finlandais, en faisait partie. Il alla, ainsi, jusqu'à Yourieff, sa ville natale, qui, libérée, avait repris le vieux nom de Dorpat. Il eut la joie d'y retrouver,

en 1919, ses parents, rapatriés des bords de la Mer Caspienne, après la paix de Brest-Litowsk.

Sa mère avait gardé sa fraîcheur d'âme et sa bonté. Son père, bien qu'il approchât de soixante-dix ans, était toujours aussi robuste et ardent au travail. Il acceptait avec philosophie la réforme agraire au profit des paysans, qui avait été l'une des premières mesures du nouveau gouvernement d'Estonie. Elle lui enlevait pourtant la plupart de ses biens.

— Une terre est toujours assez grande pour occuper les mains d'un seul homme, dit-il en souriant à son fils, au moment où celui-ci le quittait pour suivre son régiment qui continuait à refouler les gardes rouges.

Félix Kersten eut à passer tout l'hiver, sans abri, dans des marécages. Il y contracta des rhumatismes qui paralysèrent ses jambes et fut obligé de partir sur des béquilles pour l'hôpital militaire d'Helsinki.

5

Tout en suivant sa cure, Kersten songeait à l'avenir. Il pouvait rester dans l'armée finlandaise. Il appartenait au meilleur régiment de la garde. Mais rien ne lui plaisait de la vie militaire. Son savoir d'agronome ? Il ne possédait plus de terres où l'appliquer et il ne voulait pas travailler chez les autres.

Après avoir beaucoup réfléchi, Kersten choisit de se faire chirurgien. Il confia ce projet au médecin-chef de l'hôpital, le major Ekman. Ce dernier s'était pris d'amitié pour le jeune officier courtois, d'humeur égale et d'une singulière maturité.

— Écoutez-moi, mon petit, lui dit-il, je suis chirurgien moi-même et je peux vous assurer que les études sont très longues et très difficiles, surtout pour un garçon comme vous, sans ressources, qui a besoin de gagner sa vie tout de suite.

Le vieux médecin prit le poignet de Kersten et poursuivit :

— À votre place, j'essaierais de me consacrer au massage scientifique.

— Massage ! mais pourquoi ? s'écria Kersten.

Le major Ekman fit tourner le poignet, montra la paume charnue et forte, les doigts larges et courts.

— Cette main, dit le major, est parfaite pour le massage et beaucoup moins indiquée pour la chirurgie.

— Le massage..., répéta Kersten à mi-voix...

Il se souvenait comment, dans son enfance, les paysans, les ouvriers des environs venaient trouver sa mère pour qu'elle guérît, de ses doigts agiles, foulures, arrachements musculaires et même fractures légères. Déjà la mère de sa mère avait eu le même pouvoir. Il le dit au médecin-chef.

— Vous voyez bien ! C'est un don de famille, dit le major Ekman. Prenez vos béquilles et suivez-moi

à la polyclinique ; vous y prendrez vos premières leçons sur le vif.

À partir de ce jour, les masseurs attachés à l'hôpital, qui traitaient les soldats blessés, commencèrent à instruire Kersten. Et un mois ne s'était pas écoulé que les soldats préféraient, à tous les professionnels, le sous-lieutenant étudiant. Et lui, il découvrait, avec un étonnement presque craintif, avec un étrange bonheur, le pouvoir qu'avaient ses mains de rendre au corps souffrant des hommes la souplesse, la paix, la santé.

Le massage, dans les contrées du Nord et surtout au pays finnois, est une science très vieille, un art profond et respecté. À Helsinki, l'un des plus grands spécialistes était alors le docteur Kollander. Il venait à l'hôpital militaire traiter les cas difficiles. Il y connut Kersten et, voyant ses dons, le prit pour élève.

Les deux années qui suivirent furent matériellement difficiles pour le jeune homme. Il ne manquait pas un cours, pas un exercice pratique, et, en même temps, pour assurer sa subsistance, travaillait comme docker au port d'Helsinki, comme serveur ou plongeur dans les restaurants. Mais il avait une forte santé et un appétit féroce qui s'accommodaient de tout. Là où un autre eût maigri, il prit de l'embonpoint.

En 1921, il obtint son diplôme de massage scientifique. Son professeur lui dit alors :

— Vous devriez aller en Allemagne, continuer vos études.

Kersten trouva bon le conseil. Peu de temps après, il arriva à Berlin sans aucune ressource.

6

La question du logement fut la plus aisée à résoudre. Les parents de Kersten avaient, dans la capitale allemande, une vieille amie : la veuve du professeur Lube, qui vivait avec sa fille Elisabeth. La famille Lube n'était pas riche, mais d'une éducation stricte et d'une culture vaste. Elle donna volontiers abri à l'étudiant démuné de tout. Pour les autres besoins essentiels, nourriture, vêtements, inscriptions à l'université, Kersten s'arrangea, comme il l'avait fait à Helsinki, par l'exercice de menus métiers qui s'offraient à lui. Il fut plongeur, figurant de cinéma et parfois, recommandé par la légation finnoise, interprète pour des commerçants et industriels finlandais qui, de passage à Berlin pour affaires, ignoraient la langue allemande. Il y avait de bonnes semaines et il y en avait de très mauvaises. Kersten ne mangeait pas toujours à sa faim, qui était dévorante. Ses vêtements laissaient à désirer. Ses semelles, souvent, bâillaient. Mais il prenait sa pauvreté en patience. Il était jeune, fort, d'une résistance à toute épreuve, d'un caractère équilibré et optimiste.

Enfin, pour l'appuyer dans les instants les plus pénibles, il avait trouvé au foyer même qui l'abritait une alliée merveilleuse : Elisabeth Lube, la fille

cadette de la maison, mais sensiblement plus âgée que lui.

Leur amitié eut le caractère le plus immédiat et le plus naturel. Elisabeth Lube était très bonne, très intelligente et très active. Elle avait besoin de mettre en œuvre ses forces intérieures. À cet égard, le grand jeune homme courageux, sain, gai et si pauvre qui débarqua un matin chez sa mère semblait vraiment envoyé par le sort. Et lui, voué une fois de plus à refaire sa vie dans une ville inconnue, sans argent ni famille, comment aurait-il pu répondre à ce dévouement efficace et sûr autrement que par toute sa reconnaissance et toute son affection ?

D'ailleurs, Kersten avait le goût le plus vif pour l'amitié féminine. Il voyait dans les jeunes filles et les jeunes femmes qui lui plaisaient les créatures mêmes dont les romantiques allemands et russes, qu'il avait lus avec ferveur, ont peuplé leurs ouvrages. Elles étaient des anges. Elles étaient des chimères poétiques. Il les traitait avec une galanterie désuète et des attentions exaltées. Ce comportement, peut-être, ne convenait pas tout à fait à son teint florissant, à son embonpoint précoce, à la placidité de son visage. Mais jeunes femmes et jeunes filles s'en montraient ravies. Son succès était vif. N'en usait-il que platoniquement ? On aurait peine à le croire... La gourmandise n'était pas chez lui la seule forme de sensualité.

Mais avec Elisabeth Lube ses rapports ne sortirent jamais du domaine de l'amitié nette et pure.

Il est possible que cette réserve vînt de la différence d'âge qui les séparait, mais il semble davantage que sa cause profonde était dans un instinct de sagesse également partagé. Elisabeth Lube et Félix Kersten savaient leur affection si rare et si précieuse qu'ils la mirent, par une sorte de réflexe, à l'abri des risques et des troubles dont l'eût menacée un sentiment d'une autre nature. Ils ne s'étaient pas trompés. Leur alliance dure jusqu'à ce jour, soit depuis près de quarante ans. Les péripéties d'une vie entière, les changements de fortune, de résidence, de condition familiale, la tragédie de l'Europe et cinq années terribles pour Kersten n'ont fait que renforcer la valeur et la beauté d'un lien tout spirituel, noué en 1922, entre la fille d'une bonne famille bourgeoise et un jeune étudiant très pauvre.

Cela se fit sans propos ni gestes exaltés. Tranquillement, petitement, quotidiennement. Elisabeth Lube reprisa, lava, repassa le linge et les vêtements de Kersten. Et quand vint le jour où le jeune homme eut un besoin désespéré de chaussures neuves, Elisabeth Lube vendit en cachette (il ne le sut que beaucoup plus tard) l'unique et minuscule diamant qu'elle tenait d'un héritage. Pendant qu'elle raccommoait et ravaudait, Kersten lui confiait ses projets, ses espoirs ou étudiait près d'elle avec acharnement. Elle était pour lui, disait-il, une grande sœur et une mère à la fois.

7

Le professeur Bier, chirurgien de réputation mondiale, enseignait alors à Berlin. Ce maître illustre, chargé de tous les honneurs officiels, s'informait pourtant avec passion des techniques médicales que la Faculté tenait alors pour peu orthodoxes : chiropraxie, homéopathie, acupuncture et, tout spécialement, massage.

Quand le professeur Bier sut que l'un de ses élèves était confirmé dans le massage finnois, il le distingua, l'admit dans sa familiarité et, un jour, lui dit :

— Venez dîner à la maison, ce soir. Je vous ferai connaître quelqu'un qui vous intéressera.

Quand Kersten pénétra dans les grandes pièces brillamment éclairées, il aperçut auprès de son maître un vieux petit monsieur chinois, dont le visage tout haché de menues rides n'arrêtait pas de sourire au-dessus d'une barbe rare, rêche et grise.

— Voici le docteur Kô, dit à Kersten le professeur Bier.

La voix du grand chirurgien avait eu, pour prononcer ce nom, un accent qui surprit Kersten par sa déférence, sa révérence. Le docteur Kô ne fit rien, ne dit rien, au début tout au moins, qui pût justifier cette intonation. Le professeur Bier mena presque entièrement l'entretien. Le frêle vieillard chinois se bornait à hocher la tête par brèves et

rapides secousses de politesse et à sourire sans fin. De temps à autre, les petits yeux noirs, agiles, mobiles et brillants à l'extrême arrêtaient, pour un instant, leur va-et-vient dans la fente des paupières bridées pour considérer Kersten avec une intensité singulière. Après quoi, rides, sourires et prunelles reprenaient leur jeu aimable et vif.

Soudain, du ton le plus uni, le docteur Kô conta son histoire au jeune homme.

Il était né en Chine, mais avait grandi dans l'enceinte d'un monastère au nord-est du Tibet. Il s'y était initié dès l'enfance, non seulement aux préceptes et aux traditions de la plus haute sagesse, mais encore aux sciences de guérison chinoise et tibétaine telles que les lamas-médecins les transmettaient d'âge en âge. En particulier, à l'art millénaire et subtil des masseurs. Lorsqu'il eut consacré vingt ans à ces études, le supérieur du monastère l'appela :

— Nous n'avons plus rien à t'enseigner de ce côté du monde, lui dit-il. Tu vas recevoir l'argent nécessaire pour vivre en Occident afin de t'instruire auprès des savants, là-bas.

Le lama-médecin gagna la Grande-Bretagne, s'inscrivit dans une Faculté, y passa le temps qu'il fallait pour obtenir le diplôme de docteur. Puis il commença d'exercer à Londres.

— J'ai traité mes malades par le massage tel qu'on l'enseigne là-haut, dans nos monastères tibétains, dit le docteur Kô. Ce n'est pas l'orgueil qui m'inspirait. Un lama, dans son initiation, se

dépouille de toutes les vanités. Je pensais simplement que, dans la science d'Occident, je n'étais qu'un novice dépassé par tant et tant de docteurs excellents. Tandis que, seul, je possédais ici les moyens de guérir qui se pratiquent en Chine depuis la nuit des temps.

— Et le docteur Kô a fait des merveilles, dit le professeur Bier. Et ses confrères, naturellement, l'appelaient rebouteux. Alors je lui ai écrit et il a bien voulu nous faire l'honneur de venir travailler à Berlin sous ma garantie absolue.

Ces paroles firent une impression profonde sur Kersten. Un maître éminent entre tous, armé de la plus haute culture scientifique, montrait une confiance entière à ce petit magot jaune et ridé venu du Toit du Monde !

— J'ai parlé au docteur Kô de vos études en Finlande, reprit le professeur. Il a désiré vous connaître.

Le docteur Kô se leva, s'inclina, sourit et dit :

— Nous allons laisser notre hôte. Nous n'avons que trop abusé de son temps.

Le Tiergarten se trouvait dans le voisinage. Cette nuit-là, les promeneurs qui erraient à travers le grand parc semé de statues royales et de charmilles obscures virent, à la clarté des lampadaires, cheminer lentement, côte à côte, deux silhouettes contrastées : l'une, haute, massive et jeune, l'autre menue, vieillotte, chétive. C'étaient le docteur Kô et Félix Kersten. Le médecin-lama interrogeait sans répit l'étudiant. Il voulait tout savoir de lui :

les origines, la famille, le caractère, les études et, surtout, ce que lui avaient enseigné ses maîtres en massage à Helsinki.

— Parfait, parfait, dit enfin le docteur Kô. Je n'habite pas loin. Allons bavarder encore un peu chez moi.

Quand ils furent dans son appartement, le docteur Kô se déshabilla très vite, s'étendit sur un divan et demanda à Kersten :

— Voudriez-vous me montrer votre science finnoise ?

Jamais le jeune homme ne s'appliqua autant que pour pétrir ce corps léger, jaunâtre, fragile et desséché. Quand il se redressa, il était très satisfait de lui-même.

Le docteur Kô remit ses vêtements, fixa sur Kersten le regard brillant et amical de ses yeux bridés et sourit.

— Mon jeune ami, dit-il, vous ne savez encore rien, absolument rien.

Il sourit et continua :

— Mais vous êtes celui que j'attends depuis trente ans. Selon mon horoscope établi quand je n'étais encore, au Tibet, qu'un novice, je devais rencontrer, dans l'année que voici, un jeune homme qui ne saurait rien et à qui je devrais tout enseigner. Je vous propose de vous prendre pour mon disciple.

C'était en 1922.

Les journaux commençaient à parler d'un illuminé délirant : Adolf Hitler. Et parmi ses séides

les plus fanatiques, ils citaient un instituteur qui s'appelait Heinrich Himmler.

Mais ces noms n'avaient aucun intérêt, aucun sens pour Kersten qui découvrait, émerveillé, l'art du docteur Kô.

8

Ce que Félix Kersten avait appris à Helsinki et ce que lui révélait le docteur Kô, il faut bien le désigner sous le même terme de massage, puisque les deux enseignements avaient pour fin de donner aux mains le pouvoir de soulager et guérir. Mais, à mesure qu'il assimilait les leçons de son nouveau maître, Kersten voyait qu'il n'existait pas de commune mesure entre l'école finlandaise (dont il savait pourtant qu'elle n'avait pas de rivale en Europe) et la tradition d'Extrême-Orient dont le vieux lama-médecin lui transmettait les principes et les gestes.

La première lui apparaissait maintenant comme un tâtonnement primitif et presque aveugle qui ne pouvait soigner que d'une manière superficielle, hasardeuse et provisoire. L'autre méthode de thérapie manuelle, qui venait de si loin et de si haut, avait la précision et la souplesse du savoir et de l'intuition à la fois. Elle allait à la substance profonde, à la moelle de l'homme qu'elle avait à secourir.

Selon la science chinoise et tibétaine, enseignée par le docteur Kô, le masseur avait en effet pour

premier devoir de découvrir, sans aucune aide étrangère et sans même prêter attention aux plaintes de son patient, la nature de la souffrance et situer son siège, sa source. Comment espérer, en effet, guérir une maladie dont on ignore la racine ?

Pour ce diagnostic indispensable, le praticien disposait dans les corps de quatre pouls et de centres et de réseaux nerveux, dénombrés, repérés par la médecine chinoise depuis des siècles et des siècles. Mais pour instrument d'auscultation, il n'en avait qu'un : la pulpe qui gonflait le bout de ses doigts.

C'est elle qu'il fallait donc entraîner, éduquer, affiner, sensibiliser à l'extrême pour lui permettre de percevoir l'affection maligne qui couvait sous la peau, la graisse et les chairs, et déterminer le groupe nerveux dont elle dépendait. Après quoi seulement il devenait utile d'apprendre les parades, c'est-à-dire tous les mouvements des paumes et des doigts qui influaient sur les nerfs désignés par le diagnostic et, grâce à leur truchement, allégeaient le mal ou l'éliminaient.

Pourtant, la connaissance de ces gestes n'était pas la partie la plus difficile.

Sans doute, avant d'avoir la topographie des ramifications nerveuses toujours présente à l'esprit, et de savoir la pression, la torsion, le pétrissement, le glissement propres à corriger telle ou telle défaillance et de l'exécuter avec l'efficacité la plus grande, il fallait un apprentissage long et pénible. Et peu d'élèves y pouvaient parvenir. Mais le secret essen-

tiel de l'art, c'était la faculté de toucher du bout des doigts l'essence de la maladie, de mesurer son intensité et savoir le centre vital d'où elle rayonnait.

L'éducation la plus poussée, la plus raffinée de l'épiderme ne suffisait point. Pour rendre les minuscules antennes tactiles capables de sentir tous les nerfs de l'organisme et de répondre pour ainsi dire à leur appel, le praticien devait, en vérité, sortir de son propre corps et pénétrer dans celui du patient. Ce pouvoir, seules le permettaient les méthodes millénaires des grandes initiations religieuses de l'Extrême-Orient, qui, par les voies de la concentration spirituelle, des exercices respiratoires spéciaux, et des états intérieurs tirés du Yoga, portent l'esprit et les sens à un degré d'acuité, d'intuition inaccessible autrement.

Ce qui semblait naturel au docteur Kô, voué dès l'enfance aux épreuves et aux méditations des lamas, était terriblement ardu pour un homme d'Occident et de l'âge de Kersten. Mais il avait une puissance de travail, de volonté très grande, et aussi, sans doute, le don.

Pendant trois années, il passa aux côtés du docteur Kô chaque instant qui n'était pas indispensable aux cours de la Faculté et aux menus métiers dont il tirait sa subsistance. Seulement alors le docteur Kô se déclara satisfait de lui.

Or, ayant assisté l'ancien lama dans ses travaux, Kersten l'avait vu opérer des cures étonnantes et dont certaines paraissaient tenir du prodige. Assurément elles se bornaient à un domaine bien déli-

mité. Le docteur Kô ne prétendait pas que sa thérapeutique du massage pouvait guérir toutes les maladies. Mais son champ était si vaste (car les nerfs jouent dans l'organisme un rôle dont Kersten aurait ignoré, sans la médecine chinoise, et l'étendue et l'importance), qu'il pouvait combler les désirs du praticien le plus ambitieux.

Ces trois années, malgré la grande pauvreté où il continuait de vivre, passèrent très vite pour Kersten. Non seulement il suivait les leçons du docteur Kô avec une joie et une admiration qui croissaient chaque jour, mais il s'était pris, pour son maître, d'une amitié, d'une tendresse respectueuses qui, elles aussi, devenaient toujours plus profondes et plus vives.

Le lama-médecin n'avait rien d'un ascète. Il interdisait sans doute l'usage de l'alcool et du tabac qui émoussaient la sensibilité tactile. Mais Kersten n'avait jamais eu de goût pour ces excitants. Par contre, le docteur Kô admettait la gourmandise. Il faisait sa propre cuisine et invitait souvent Kersten à partager un riz et un bouillon de poulet merveilleux. Quant aux rapports physiques avec les femmes, il les considérait comme salutaires pour l'équilibre des nerfs.

La gentillesse, la courtoisie, le désintéressement, l'égalité et la force d'âme contribuaient chez lui à un doux plaisir de vivre qui ne se démentait jamais. Et Kersten, si grand, si robuste, se sentait comme protégé par le vieux petit Chinois qui souriait sans cesse.

Aussi le choc qu'il reçut un matin de l'automne 1925 fut-il très dur.

Kersten venait d'arriver chez son maître. Celui-ci lui dit très paisiblement :

— Je pars demain rejoindre mon monastère. Je dois commencer à me préparer à la mort. Je n'ai plus que huit ans à vivre.

Kersten balbutia :

— Mais c'est impossible ! Mais vous ne pouvez pas faire cela... Mais comment pouvez-vous savoir !

— De la source la plus sûre. La date est depuis très longtemps écrite dans mon horoscope.

Le ton et le sourire du docteur Kô avaient leur gentillesse ordinaire, mais les yeux exprimaient une décision sans appel.

Alors, par l'acuité de sa peine, par la sorte d'arrachement intérieur qu'il éprouva, au sentiment de solitude et d'exil qui s'empara de lui, Kersten sut à quel point il était vraiment le disciple du petit homme jaune, ridé, à la barbiche grise et rare.

— Ma mission est accomplie, poursuivit le docteur Kô. Je vous ai transmis ce qu'il m'était permis de vous transmettre. Vous êtes en état de poursuivre mon travail ici. Vous prendrez mes malades.

Il ne resta plus à Kersten qu'à aider son vieux maître à faire ses valises. Le lendemain, le docteur Kô prit le train pour Le Havre d'où il devait s'embarquer pour Singapour, d'où il devait regagner son Tibet natal.

Et Kersten n'entendit plus jamais parler du docteur Kô.

CHAPITRE II

Un homme heureux

1

La vie matérielle de Kersten changea pour ainsi dire du jour au lendemain. Le docteur Kô avait une clientèle considérable. La personnalité de son disciple, sa vigueur, sa rondeur, son charme simple et courtois, sa bonté, sa jeunesse et le fait que, homme d'Europe, il pratiquait les techniques d'Asie avec une science de vieux lama, lui attirèrent tant de malades que, bientôt, il fallut s'inscrire chez Kersten trois mois à l'avance.

Il loua un grand appartement, l'orna de bons meubles, acheta une belle voiture, prit un chauffeur.

Elisabeth Lube surveilla, dirigea ces démarches. Quand tout fut prêt, elle vint tenir la maison.

Une telle réussite et si prompte ne pouvait manquer de susciter l'envie professionnelle. Mais les propos malveillants importaient peu à Kersten. Il avait l'appui du professeur Bier et d'autres

maîtres célèbres de la Faculté, et les résultats que son art obtenait témoignaient pour lui.

Sa renommée se répandit au-delà de l'Allemagne.

En 1928, la reine Wilhelmine de Hollande fit appeler Kersten à La Haye pour examiner son mari, le prince Henri des Pays-Bas.

Kersten auscultait ce dernier du bout des doigts, selon la méthode que lui avait enseignée son maître tibétain, et trouva une maladie de cœur très grave. D'autres médecins, assurément, avaient fait le même diagnostic. Mais les meilleurs n'arrivaient pas à tirer le prince de son état de prostration et ne lui donnaient que six mois de vie. Kersten le rendit tout de suite et pour des années à une activité normale.

Ce voyage eut sur Kersten une influence étrange : lui qui n'était jamais venu en Hollande, il s'y trouva dès le premier contact merveilleusement à l'aise, en accord complet avec la nature et les gens. Il ne voulait pas croire que ce fût l'appel du sol, de la race. Il y avait plus de cinq siècles que sa famille avait quitté la Hollande, puis elle avait habité Göttingen, puis la Prusse-Orientale, enfin le Pays Balte. Le sang avait connu bien des mélanges. Pourtant, il semblait à Kersten qu'il trouvait en Hollande son climat véritable, son terreau naturel.

La faveur dont il fut l'objet, à la cour comme à la ville, après le rétablissement du mari de la reine, précipita et justifia l'appel de l'instinct. Kersten,

habitué cependant à peser ses décisions avec patience et prudence, résolu d'un seul coup de se fixer aux Pays-Bas.

Il garda son appartement de Berlin pour y recevoir sa clientèle allemande, mais son domicile essentiel, légal, son foyer d'élection, il l'établit à La Haye.

Dès lors, il partagea régulièrement son existence entre les deux capitales. Dans l'une comme dans l'autre, Elisabeth Lube dirigeait toutes les routines domestiques. Gouvernante et secrétaire à la fois, elle continuait d'être pour Kersten l'amie la plus sûre et la plus efficace.

Elle eut bientôt à s'occuper d'une troisième demeure.

Parmi les patients de Kersten, comptait Auguste Rosterg, propriétaire de mines et fabriques de potasse, l'un des industriels les plus puissants de l'Allemagne. Sa fortune, à cette époque, était évaluée à 300 millions de marks.

Il souffrait de migraines chroniques, de douleurs internes diffuses mais lancinantes, de troubles de la circulation, de fatigues atroces, d'insomnies épuisantes, bref de ce mal particulier aux grands remueurs d'affaires, aux hommes que dévorent leurs travaux, leurs ambitions et leurs responsabilités.

Rosterg s'était adressé aux spécialistes les plus célèbres. Il avait pris des médicaments et fait des cures de toutes sortes. Rien ne l'avait aidé. Le repos même qu'on lui prescrivait en désespoir de cause

devenait la pire des tortures. Il eut recours à Kersten.

Or, le surmenage à ces limites extrêmes, la débâcle des nerfs, étaient précisément le domaine où la thérapeutique enseignée par le docteur Kô avait le plus de pouvoir puisque, précisément, elle agissait sur le système nerveux. Kersten soulagea, libéra, sauva Auguste Rosterg.

Le traitement achevé, l'industriel demanda à Kersten quels étaient ses honoraires.

Kersten indiqua la somme, toujours la même, qu'il avait fixée pour chaque cure complète : 5 000 marks.

L'industriel fit un chèque. En le mettant dans son portefeuille, Kersten vit que le premier chiffre inscrit était le chiffre 1. Il eut un mouvement pour le faire remarquer à Rosterg. Et puis une sorte de gêne, de honte pour tant de mesquinerie le retint. « Toujours les plus riches à être les plus avares. Et après tout, je n'en serai pas ruiné », pensa Kersten avec sa philosophie habituelle.

Le lendemain, il porta le chèque à sa banque. Au moment où il quittait le guichet, le comptable le rappela :

— Docteur, docteur, cria-t-il, vous avez oublié deux zéros dans votre fiche de dépôt.

— Je ne comprends pas, dit Kersten.

— Ce n'est pas un chèque de 1 000 marks, mais de 100 000 marks, dit le comptable.

— Qu'entendez-vous par là ? dit Kersten.

— Vous avez écrit 1 000 marks, dit le comptable.

— Eh bien ? demanda encore Kersten.

— Mais, mais... voyons, docteur, votre chèque est de 100 000 marks.

Malgré la sérénité olympienne qui lui était propre, Kersten revint très vite vers la caisse. Le chèque de Rosterg portait bien : 100 000 marks.

Kersten considéra quelques instants, incapable de parler, le témoignage fastueux d'une gratitude qu'il avait prise pour de l'avarice.

— Oui... oui... je suis un peu distrait, dit-il enfin à l'employé.

Aussitôt rentré chez lui, Kersten conta l'aventure à Elisabeth Lube. Elle lui conseilla d'employer cette fortune subite à l'acquisition d'une terre. Ainsi, Kersten acheta le domaine de Hartzwalde — trois cents hectares de prés et de bois — à soixante kilomètres à l'est de Berlin.

2

On était en 1931. Hitler avait maintenant un parti très nombreux, puissamment organisé, fanatique. Il disposait de ressources inépuisables et de troupes entraînées et armées, prêtes à tuer sur son ordre.

Rœhm dirigeait les S.A.

Himmler commandait les S.S., garde personnelle, janissaires et bourreaux du chef suprême.

Et lui, il hurlait d'une voix toujours plus hystérique et plus assurée qu'il serait bientôt le maître de l'Allemagne et ensuite de l'Europe.

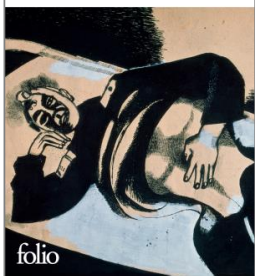
Joseph Kessel

Les mains du miracle

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, Felix Kersten est spécialisé dans les massages thérapeutiques. Parmi sa clientèle huppée figurent les grands d'Europe. Pris entre les principes qui constituent les fondements de sa profession et ses convictions, le docteur Kersten consent à examiner Himmler, le puissant chef de la Gestapo. Affligé d'intolérables douleurs d'estomac, celui-ci en fait bientôt son médecin personnel. C'est le début d'une étonnante lutte, Felix Kersten utilisant la confiance du fanatique bourreau pour arracher des milliers de victimes à l'enfer.

Joseph Kessel nous raconte l'incroyable histoire du docteur Kersten et lève le voile sur un épisode méconnu du XX^e siècle.

Joseph Kessel
Les mains du miracle



Les mains du miracle

Joseph Kessel

Couverture : Chagall, *Le soldat blessé*
ou *Sur le brancard* (détail), 1914 © Adagp, 2013.
Musée d'art Radichtchev, Saratov (Russie).
Photo © FineArtImages / Leemage.

Cette édition électronique du livre
Les mains du miracle de Joseph Kessel
a été réalisée le 15 décembre 2016
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070306459 - Numéro d'édition : 302967).

Code Sodis : N87341 – ISBN : 9782072712593

Numéro d'édition : 312300.